

## **Earwig**

MARDI 09/05/2022 20h00

de Lucile Hadzihalilovic  
avec Paul Hilton, Romane Hemelaers, Romola Garai,  
France - 18/01/2023 – VOST – 1h54

« Earwig » : une étrange histoire de rêves et de verres brisés

*Entre Franju et Cronenberg, le troisième long-métrage de Lucile Hadzihalilovic suit le quotidien d'une fillette sans dents et d'un homme, reclus dans une vieille demeure.*

L'univers bizarre de Lucile Hadzihalilovic est peuplé d'enfants vivant à l'écart du monde, dans des « hors-lieux » plus oppressants que protecteurs. Des fillettes au corps discipliné par la danse grandissent dans un pensionnat ceinturé par un immense mur (*Innocence*, 2004) ; des garçons prépubères reçoivent un mystérieux traitement au sein d'un hôpital surplombant la mer, dans un film d'anticipation, *Evolution* (2015), qui résonne aujourd'hui avec *Les Crimes du futur* (2022), de David Cronenberg.

A chaque fois, une poignée d'adultes veille au respect des cycles et des contraintes, afin de « livrer » à bon port, le moment venu, les adolescents. Iront-ils dans la vraie vie, dans un univers en mutation ? Le cinéma sensoriel de Lucile Hadzihalilovic, également productrice, qui a fondé, avec Gaspar Noé, Les Cinémas de la zone, laisse ouvertes toutes les pistes, jusqu'aux plus dérangelantes.

*Earwig*, son troisième long-métrage, adapté du roman du même nom (Coronet, 2019, non traduit) de Brian Catling (1948-2022), propose une expérience encore plus trouble. Mia (Romane Hemelaers) vit dans une demeure aux volets clos, triste et dépouillée, comme dans les tableaux de Vilhelm Hammershoi. Elle s'occupe toute seule, ne connaît rien du dehors. On découvre la monotonie de son existence durant les vingt premières minutes du film, hypnotiques.

### Fabuleux monstres

La vie de la jeune fille, que l'on situe au lendemain de la seconde guerre mondiale, est rythmée par un étrange rituel qu'accomplit scrupuleusement Albert (Paul Hilton), un homme tourmenté mais bienveillant. Le joli minois de Mia est en effet troué par une bouche sans dents, comme une variation de l'héroïne (Edith Scob) du chef-d'œuvre de Franju, *Les Yeux sans visage* (1960) : la fillette porte un appareil hors norme, lequel recueille sa salive dans deux petits flacons situés aux extrémités de sa bouche. Chaque jour, Albert prélève le précieux liquide qui, une fois réfrigéré, servira à fabriquer la denture. Le protocole est ainsi répété, jusqu'au jour où la mâchoire de Mia doit être équipée de dents en verre.

Les verres, justement, qui remplissent les étagères du salon, sont la porte d'entrée des rêves. Au bout d'une trentaine de minutes, *Earwig* bascule dans une autre dimension et nous plonge dans un bain acoustique : la caméra s'approche de la surface du cristal, lequel renvoie un fabuleux jeu de lumières, ainsi que des images du passé. Il y a cette femme aimée disparue (Anastasia Robin), qui ressurgira plus tard dans le cerveau halluciné d'Albert. Une autre héroïne (Romola Garai) allumera, elle aussi, des étincelles, avant d'être sauvagement défigurée, la cinéaste réinventant de fabuleux monstres à l'écran.



Il faut entrer dans ce récit kaléidoscopique comme on s'abandonne aux mains d'un hypnotiseur. *Earwig* est un film songe dont les éclats de verre seraient le reflet. Albert n'emballe-t-il pas dans du papier les morceaux de cristal cassés, pour garder des bribes de son histoire refoulée ? Hanté par les métamorphoses, le contrôle du corps des femmes, l'appel de l'eau, cette rêverie sulfureuse tisse des filiations avec d'autres œuvres cultes : le jour où Mia sort enfin de la maison, dans son petit manteau rouge, elle est attirée par un étang et y tombe la tête la première, mais heureusement Albert la rattrape aussitôt. Comment ne pas penser à la scène de la noyade dans *Ne vous retournez pas* (1973), de Nicolas Roeg, la petite fille au ciré rouge coulant dans la mare du jardin, son père arrivant trop tard pour la sauver ?

La beauté d'*Earwig* est aussi de se promener dans l'histoire du cinéma, déjouant le sort, recousant les destins, dans des plans magnifiques éclairés en lumière naturelle – l'un des plus beaux étant celui où Mia, penchée au-dessus de l'eau, découvre pour la première fois son reflet. Ce sera la seule « réponse » à son existence. Car Mia ne sait rien de son histoire et, contrairement aux enfants des précédents films (*Innocence*, *Evolution*), elle ne pose pas de questions sur son avenir. D'ailleurs, le film introduit des décalages temporels qui sèment le doute. Seule persiste la sensation délicieuse d'avoir découvert un objet rare du cinéma français.

Clarisse Fabre, *Le Monde*, 18 janvier 2023

*Prochaines séances :*

**Noémie dit oui** (Jeu 11/05 21h00 – Ven 12/05 19h30 – Dim 14/05 19h00)

**Normale** (Jeu 11/05 18h30 - Dim 14/05 11h — Lun 15/05 14h — Lun 15/05 19h)

07 81 71 47 37

[contact@embobine.com](mailto:contact@embobine.com)

[www.embobine.com](http://www.embobine.com)